

## Malebranche à l'époque des Lumières. Sur la fortune du malebranchisme au XVIIIe siècle

Cristian Moisuc  
"Alexandru Ioan Cuza" University of Iasi

Ferraro, Angela, *La réception de Malebranche en France au XVIIIe siècle. Métaphysique et épistémologie.* Classiques Garnier : Paris, 2019, 410 p.

**Title :** Malebranche during the Enlightenment. On the fortune of Malebranchism in the 18th century

**Keywords:** Malebranche, reception, Enlightenment, metaphysics, occasionalism

Ce livre d'Angela Ferraro, issu d'une thèse homonyme soutenue en 2016, vient combler (d'une manière fort heureuse) un regrettable manque qui a longtemps gêné (ou aurait dû le faire...) les malebranchistes. Si outre-Manche on dispose déjà, depuis les années '80-'90, de quelques ouvrages classiques sur la réception de Malebranche dans la philosophie anglaise (*Malebranche and British Philosophy* par Charles McCracken, en 1983 et *Nicolas Malebranche. His Philosophical critics and Successors*, par Stuart Brown, en 1991), les études malebranchistes en langues française attendaient depuis longtemps un ouvrage systématique consacré à la postérité de Malebranche à l'aube et pendant l'époque des Lumières. Certes,

---

\* Acknowledgement: This work was supported by a grant of the Ministry of Research, Innovation and Digitization, CNCS/CCCDI – UEFISCDI, project number PN-III-P1-1.1-TE-2019-0610, within PNCDI III.

quelques ouvrages avaient, en quelque manière, prouvé l'intérêt grandissant des chercheurs pour l'influence malebranchiste et avaient ouvert le chemin, mais sans pour autant viser aussi haut que l'ouvrage d'Angela Ferraro.

En 2015 paraissait chez Honoré Champion un recueil d'études consacrées aux réceptions contrastées de la philosophie de Malebranche entre la fin du XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle (il s'agit du livre édité par Delphine Antoine-Mahut, *Les malebranchismes des Lumières*) où Angela Ferraro publiait elle-même un chapitre ; mais ce livre, à part ses mérites incontestables, ne prétend pas être une étude systématique, se contentant d'ouvrir des pistes de lecture et de signaler la diversité des reprises et transformations du malebranchisme. D'où le titre qui fait état des *malebranchismes*.

Il en est de même pour un ouvrage paru en 2018 (que l'auteure ne pouvait pas connaître en 2016, lorsqu'elle achevait sa thèse) aux Editions ENS, intitulé *Spinoza-Malebranche. A la croisée des interprétations* (sous la direction de Raffaele Carbone, Chantal Jacquet et Pierre-François Moreau), qui n'a pas l'ambition d'examiner le ou les malebranchismes, mais de passer « de la simple comparaison à la véritable confrontation » (p. 243 du livre) entre ces deux auteurs. Ce livre de 2018 qui comprend 11 articles s'intéresse donc plutôt aux rapports féconds entre ces deux auteurs, articulé autour de quelques concepts. A part son indéniable intérêt, il lui manque la visée systématique et la largeur de la perspective.

Quant à un autre livre consacré à la réception de Malebranche, paru en 2018, intitulé *Malebranche, à l'épreuve de ses amis et de ses ennemis* (édité par Elena Muceni et Maria-Cristina Pitassi), il se propose de traiter Malebranche sous l'aspect de sa réception contrastée (balayant le paysage philosophie contemporain à Malebranche : Fénelon, Régis, Lamy, Bayle, Leibniz et autres). Certes, ce livre est le plus proche, en intention, de celui d'Angela Ferraro, mais il n'ambitionne pas non plus à fournir le tableau d'une époque qui s'ouvre après la mort de Malebranche. Elena Muceni, une des deux éditrices de ce livre, s'intéresse depuis longtemps à la postérité malebranchiste et a publié (en 2020), toujours chez Classiques Garnier, un ouvrage sur la morale malebranchiste

et sur la réception de celle-ci chez les contemporains et les successeurs de l'oratorien.

A la lumière de ces livres que nous venons de mentionner, on peut comprendre la juste valeur du livre d'Angela Ferraro, qui s'impose par son caractère doublement systématique :

- d'une part, l'auteure examine la réception de Malebranche ayant un filtre bien précis, à savoir 5 thèmes qui définissent autant de chapitres de l'ouvrage : la physiologie de l'esprit, l'inconnaissable de l'âme, la définition de l'essence divine et la théorie de la vision en Dieu, le problème de l'existence des corps, le modèle de la légalité naturelle et son rapport avec l'occasionalisme. On voit donc que l'auteure définit bien son champ de recherche et que ce *pentagone conceptuel* est assez large pour lui permettre de « ratisser » autant de philosophes et d'ouvrages post-malebranchistes que possible.

- d'autre part, la période que l'auteure examine va de 1716 (année de *L'éloge du père Malebranche* prononcé par Fontenelle) jusqu'en 1799 (date de la parution du *Dictionnaire des athées*, où Sylvain Marechal décrit l'oratorien comme « théologien par métier, philosophe par nature »). C'est donc presque tout le XVIIIe siècle qui permet de comprendre, grâce aux analyses fines et érudites, à quel point il y a eu une « vitalité du malebranchisme » (p. 15). Cela permet aussi de « mettre en question la généalogie canonique des Lumières » (p.9), longtemps vue à travers des clichés qui barraient la route vers une véritable compréhension du phénomène de persistance du malebranchisme.

Du point de vue de la méthode, Angela Ferraro sait rendre justice aux prédécesseurs tels que Ferdinand Alquié, le premier qui a pu montrer, dès les années '70-'80 du siècle dernier, la fortune du malebranchisme. C'est donc directement d'Alquié que Angela Ferraro hérite de cette double attention aux *intentions* de l'auteur et aux *déterminations* (internes et externes) de son œuvre. C'est toujours d'Alquié (*Malebranche et le rationalisme chrétien*, 1977) qu'elle a appris à chercher des *thèmes* assumés (de manière favorable ou opposées) par la postérité malebranchiste. Méthodologiquement, l'auteure a fait

le choix de parler non seulement des sympathisants, mais aussi des critiques de Malebranche ; les citations, tout comme les découpages, prouvent que la survie du malebranchisme au XVIIIe siècle a été due à la manière dont la doctrine a été « mise en question, trahie, désarticulée, retournée contre elle-même » (p. 15).

Toujours sur le plan de la méthode, c'est de Jean Deprun qu'Angela Ferraro se revendique lorsqu'elle avoue prendre en compte, dans ses analyses, les domaines littéraire et scientifique. La postérité de Malebranche est riche dans ces domaines (comme elle le prouvera dans le livre) et ce serait un défaut scientifique majeur de refuser d'y entrer. En même temps, cela demande du courage (intégrer dans l'analyse des auteurs qui n'ont pas été philosophes) et de la bonne et vieille érudition (il faut reconnaître qu'il n'est pas facile de repérer, dans les recoins les plus inattendus de l'époque des Lumières, des thèmes malebranchistes), mais l'effort est payant. Le lecteur comprend vite, dès l'*Introduction* du livre, que l'auteure cherche, par-dessus tout, de « faire ressortir le plus librement possible la transformation que les idées ont subies on fil du temps » et « l'importance historique » de Malebranche (p. 17) qui joue le rôle de « co-protagoniste sur la scène du XVIIIe siècle » (p. 362), grâce au rôle de miroir plein d'une « inquiétude féconde » (p. 363) que remplit sa pensée dans l'imaginaire des auteurs des Lumières (comme on lit dans la *Conclusion* du livre).

Bien que respectable, la méthodologie d'André Robinet, qui esquissait en 1972 un tableau des différentes traditions malebranchistes, ne contente pas l'auteure, à cause de son caractère arbitraire, qui consiste à « fixer la source comme une norme » (p. 16). C'est plutôt pour une lecture attentive aux transformations subies par les thèmes malebranchistes qu'Angela Ferraro penche, car celle-ci lui permet d'expliquer sans parti-pris une postérité autant variée que durable, qu'elle resume ainsi : « la transformation de la métaphysique [malebranchiste] en gnoséologie [à l'époque des Lumières] » (p. 22).

Cette hypothèse fournit, d'ailleurs, le *nexus argumentativus* du premier chapitre, intitulé *La physiologie de*

*l'esprit*, qui se compose d'une partie assez brève (où l'auteure examine la relation entre l'âme et le corps et la manière dont la composante corporelle ou sensible gagne en importance dans l'économie du processus cognitif chez l'oratorien – p. 30) et deux parties plus étendues dans elle parle de la réception de la physiologie malebranchiste de l'esprit. Cette bipartition est justifiée par une césure chronologique : « dès 1745 environ, la physiologie malebranchiste n'est que rarement reprise par les auteurs qui nient la spiritualité de l'âme et son indépendance du corps » (p. 65). Cela vaut donc pour la deuxième période de la réception de la physiologie malebranchiste. Quant à la première, celle qui s'étend de 1716 jusqu'en 1745, elle peut être décrite comme une période où l'on voit la reprise du principe malebranchiste de la généralité de voies (en philosophie chez François Lamy, mais aussi en médecine, chez Jean Besse) et le développement fertile des thèses sur l'imagination que l'on trouve dans la *Recherche*. Mais le phénomène le plus intéressant semble se passer après les années 1740, lorsque l'orthodoxie malebranchiste glisse insensiblement vers l'hétérodoxie (chez Fontenelle, par exemple). Des réflexions particulièrement intéressantes décrivent, dans la deuxième partie du chapitre, le sort du concept d'attention dans la gnoséologie et la méthode empiriste jusqu'à Condillac (pp. 72-81) et l'attitude des encyclopédistes face à la physiologie malebranchiste de l'esprit (pp. 90-101). Cette dernière partie du premier chapitre éclaire sous un jour nouveau la présence implicite ou explicite du malebranchisme dans quelques articles-clé de l'*Encyclopédie* : les articles « Appréhension » et « Logique » sont critiques envers Malebranche, tandis que les articles « Attention » et « Sensations » témoignent du « retour de Malebranche » (p. 94) au temps des réflexions empiristes et sensualistes.

Le deuxième chapitre s'intitule « L'obscurité de l'âme à elle-même ». Il en est question de l'innovation lexicale et philosophique de Malebranche, source ouvertement reconnue de l'article « Conscience » du *Dictionnaire universel* de Furetière, mais aussi de la curieuse situation qui met au compte de Malebranche une thèse que Voltaire tient de Locke, à savoir le caractère inconnaissable de l'âme (p. 105). Cet *hapax* qui

confond *inconnaissabilité* (chez Locke) et *obscurité* (chez Malebranche) de l'âme a de quoi surprendre le chercheur, mais il n'explique pas moins « la diffusion subliminale de la pensée malebranchiste » (p. 110). Après 15 pages denses consacrées à la thèse de l'obscurité de l'âme (pp. 110-125), Angela Ferraro se penche sur les vulgarisateurs, défenseurs et successeurs de cette thèse, tout en soulignant que celle-ci « prend une tournure tout à fait opposée aux intentions de l'oratorien » (p. 141), fournissant un solide appui aux positions déistes (Yves de Vallone, Robert Challe), matérialistes (Jean Meslier) ou sceptiques (Mirabaud, Du Marsais). La fin du chapitre prouve que l'obscurité de l'âme à elle-même fut reprise dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle par les philosophes et les écrivains d'orientation spiritualiste, qui revalorisent son corrélat philosophique, à savoir le sentiment intérieur (Gerdil, Lelarge de Lignac). On a droit, en fin de chapitre, à une réouverture brève mais non moins pertinente du dossier concernant l'influence qu'aurait joué Malebranche, avec sa théorie du Verbe qui s'adresse directement à l'âme, sur le concept de *maître intérieur* de Rousseau (moyennant l'influence de Condillac) – une raison de plus pour l'auteure d'insister sur la « richesse, ductilité et modernité de la doctrine psychologique de l'oratorien » (p. 164).

Le troisième chapitre est consacré aux questions métaphysico-théologiques, *i.e.* à l'essence divine en tant que représentative des corps. Angela Ferraro revient sur le dossier polémique (pp. 168-182) entre Rodolphe du Tertre, respectivement Miron (d'une part) et la doctrine de la vision en Dieu (d'autre part). Le topos *Malebranche spinoziste* est revisité et réévalué à la lumière des critiques faites par les Jésuites contre l'identification (par Malebranche) de Dieu à l'Être (pp. 184-193), une position qui ne manquera pas d'être exploitée par les déistes comme Robert Challe. Une autre définition de Dieu (comme *Raison universelle*) subit le même type de transformations contraires à l'intention de l'oratorien chez un autre déiste (Yves de Valonne) et chez Diderot, qui s'inspirent tous les deux de *l'Examen de la religion* (Du Marsais). Nous trouvons très utiles l'analyse sur le « moment lockéen » de la doctrine de la vision en Dieu, qui explique le changement

d'attitude de Voltaire par rapport à Malebranche après la lecture des œuvres de Locke (l'auteure revient sur « le cas Voltaire » plus loin dans le texte, aux pages 231-241), ainsi que les pages consacrées aux « transformations, réfutations et reprises » (p. 214) de la vision en Dieu et de la passivité de l'entendement, notamment par le physiocrate Quesnay et par Lelarge de Lignac (pp. 217-227).

Le quatrième chapitre revient sur la question si disputée du statut des corps. Prenant comme point de départ le concept d'*étendue intelligible*, qui a valu à Malebranche, dès l'époque de la controverse avec Arnauld, l'accusation de *spinozisme*, Angela Ferraro montre qu'aux alentours des années 1760, le malebranchisme se prête à deux interprétations contraires, à savoir le spinozisme (il s'agit de l'interprétation matérialiste) et le scepticisme (l'interprétation qui s'appuie sur l'inconnaissabilité des corps). L'auteure soutient que « l'écho de la polémique avec Arnauld fut aussi fort et persistant, qu'il marque la postérité de l'oratorien jusqu'en plein du XVIII<sup>e</sup> siècle » (p.251). Si les théologiens (surtout calvinistes, comme Pierre Poiret) brandissent le spectre d'un Dieu qui se verrait réduit à un statut corporel (sous l'effet induit par le concept d'*étendue intelligible*), les philosophes se penchent sur l'autre aspect de la doctrine malebranchiste – la non-démonstrabilité de l'existence des corps. Après 1740, l'usage des thèses malebranchistes se fait surtout en clé polémique (p. 272), et on trouve parmi les détracteurs de l'oratorien les Jésuites qui le rapproche de Spinoza et de Berkeley à la fois. D'autres auteurs, qui sont loin d'avoir des sympathies religieuses (d'Holbach et Helvetius), dénoncent chez Malebranche le statut problématique de la matière. Entre les buts des Jésuites et les motivations des philosophes (p. 277), l'oratorien est pris pour cible des attaques et des stratégies opposées, ce qui permet à Angela Ferraro de mettre en valeur deux conséquences des plus inattendues du malebranchisme : « la définition de la sensation comme révélation naturelle » et « une mise en valeur de la vraisemblance dans le domaine du pratique » (p. 285).

Le dernier chapitre est consacré à la question de la légalité naturelle et ç la confrontation entre deux modelés, celui de Malebranche et celui de Newton. L'auteure souligne que le

XVIII<sup>e</sup> siècle est marqué par l'entrée en France de la pensée scientifique de Newton, ce qui n'entraîne cependant pas la disparition du cartésianisme, qui « résiste » dans les réflexions et débats autour de la légalité naturelle (p. 295). La théorie de l'action divine légale (exprimée par les métaphores de l'ouvrier et du législateur) se veut, originairement, une réponse au problème de l'existence du mal, mais elle engendre d'autres conséquences philosophiques : elle « autorise pleinement l'action transformatrice humaine dans le cadre légal de la nature » (p. 303) et concourt « à la mise au point d'idées nouvelles dans les domaines moral et politique, mais aussi en économie » (p. 304). En même temps, l'insistance de Malebranche sur l'idée d'une légalité naturelle instituée par Dieu neutralise la possibilité du miracle et nourrit la littérature hétérodoxe (déiste) et le processus de sécularisation des Lumières (p. 305). Le lecteur pourra apprécier le sous-chapitre qui traite de l'opposition entre volontés générales et volontés particulières, qui déclencha la réponse de Bossuet et de Fénelon et les prises de positions de Lamy, ainsi que celles de Bayle, particulièrement attentif aux conséquences *anti*-apologétiques de la légalité malebranchiste. Comme l'écrit Angela Ferraro, selon Bayle, « les malebranchistes risquent de se rapprocher des athées, si pour attribuer à Dieu le degré de sagesse le plus haut, ils doivent soutenir qu'il n'a nul besoin de remédier aux inconvénients des lois naturelles » (p. 316). On comprend dès lors que les successeurs de Malebranche sont, d'une certaine manière, attentif non seulement à l'image de Dieu législateur que fournit l'occasionalisme, mais aussi aux implications de cette thèse dans d'autres domaines : les jeux du hasard (entre 1720 et 1730) et l'économie chez les physiocrates (après 1740). Le lecteur appréciera l'analyse de l'auteure sur le rôle du malebranchisme dans le domaine économique chez Quesnay (pp. 338 sq), qui prouvent que les physiocrates qui font usage des thèses de l'oratorien « participent du processus de rationalisation et de sécularisation d'idées théologiques » (p. 339). Le dernier sous-chapitre insiste sur ce qui découle du principe de la simplicité des voies et sur ce qui se prête le plus à la radicalisation, à savoir le rapport entre la légalité naturelle et la révélation chrétienne. Du Marsais en est l'exemple,



lorsqu'il utilise explicitement les affirmations de l'oratorien contre ses intentions, afin de soutenir que, strictement parlant, l'Incarnation du Christ contredit le principe de la simplicité des voies (p. 342). Il en est de même chez Robert Challe, qui utilise l'argument du « long détour » pour montrer que le Dieu malebranchiste semble choisir des voies *compliquées* pour atteindre les buts qu'on lui prête.

A la fin du chapitre, Angela Ferraro souligne aussi le rôle de Malebranche dans la définition du miracle (*Nouveau dictionnaire philosophique* de César-Pierre Richelet), qui s'appuie sur l'idée que le miracle est une *exception* dans la légalité naturelle. Toutefois, une autre définition du miracle (se réclamant toujours de l'oratorien) a été proposée au XVIII<sup>e</sup> siècle, à savoir l'intervention d'une légalité *inconnue* (p. 349). Ces réflexions sur le miracle paraissent s'essouffler chez Rousseau, qui coupe court aux prétentions de la raison humaine désireuse de chercher la structure de l'action divine et qui oublie que, pour déterminer quoi que ce soit à propos de celle-ci, il faudrait « pouvoir lire dans les décrets éternels » (p. 353). On comprend donc que le combat philosophique entre Rousseau et Voltaire occasionné par le tremblement de terre de Lisbonne de 1755 prouve que tous les deux s'inspirent de Malebranche et que leurs thèses opposées « ont beaucoup en commun avec celles que les auteurs déistes du XVIII<sup>e</sup> siècle défendent de façon clandestine » (p. 356).

Il est, bien évidemment, inutile de demander si Malebranche a influencé les Lumières, car il l'a fait de manière indubitable. Bien que cette influence ne soit pas simple à circonscrire, Angela Ferraro réussit parfaitement son pari lorsqu'elle décèle, dans la période qui va de 1700 jusqu'à l'*Encyclopédie*, « reprises fidèles, usages polémiques, références stratégiques, critiques marquées par l'ironie, réfutations sévères » (p. 358). Le destin d'un système ne se nourrit pas uniquement des reprises et des disciples fidèles, mais surtout des lectures qui « rétroagissent sur la source ou interagissent avec elle » (p. 359). Si Malebranche a marqué le passage d'une époque à l'autre et que le malebranchisme s'est prêté à des reprises biaisées, réadaptées et réutilisées (p. 361), s'il a joué, de manière alternative, le rôle de *filtre* et de *rempart* du

cartésianisme (p. 361), c'est parce que l'oratorien fut avant tout « un maître qui a su apprendre à penser, un point de référence toujours présent [...] et un exemple d'honnêteté intellectuelle » (p. 363).

Ce livre prouve que l'histoire de la réception des idées philosophiques réserve bien des surprises, lorsqu'un chercheur *attentif* sait comment lire des textes qui cachent les *traces* d'un malebranchisme fécond par sa tension entre l'*évidence* et la *croissance* (p. 363). L'époque des Lumières ne fut donc pas inaugurée par une rupture radicale avec le Grand Siècle, comme on lit souvent dans les (mauvais) manuels de philosophie. Le livre de Angela Ferraro en est la preuve.

**Address:**

Cristian Moisuc  
"Alexandru Ioan Cuza" University of Iasi  
Department of Philosophy  
Bd. Carol I, 11  
700506 Iasi, Romania  
E-mail: [cristian.moisuc@uaic.ro](mailto:cristian.moisuc@uaic.ro)